

Cercueil à remplir

Charles Pennequin, *Pamphlet contre la mort, P.O.L.*,
2012, 197 p.

Anne-Renée Caillé

Numéro 301, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69935ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caillé, A.-R. (2013). Compte rendu de [Cercueil à remplir / Charles Pennequin, *Pamphlet contre la mort, P.O.L.*, 2012, 197 p.] *Liberté*, (301), 46–46.

Cercueil à remplir

Charles Pennequin règle ses comptes avec la mort

ANNE-RENÉE CAILLÉ

ON S'OPPOSE DIFFICILEMENT à la mort. On peut partir à la guerre contre elle, crier, gesticuler, mais, au final, peu y fera. Ce qui reste après concerne la mémoire, dont l'art maîtrise le pouvoir. *Pamphlet contre la mort*, du poète français Charles Pennequin, fixe des souvenirs, mais aussi des rancunes. Au contact du cercueil, figure récurrente, ce ne sont pas que des beaux sentiments pour la vie qu'on cherche à opposer à son antagoniste; la prose verbeuse du poète ne montre pas cette binarité-là. Avant de partir, il faut régler ses comptes. Il faut trouver de quoi remplir son cercueil avant que son corps s'y allonge.

Charles Pennequin, *Pamphlet contre la mort*, P.O.L., 2012, 197 p.

Quelle langue écrit Pennequin ?
Une langue le plus près possible
de la parole.

Dès la première page, Pennequin expose son cercueil, qui est vide, mais plein «d'attentes d'être rempli» et qui, page après page, s'alourdit, car le cercueil fait réfléchir quand on le regarde «bien en face» («toute cette nuit j'ai pensé au précipice. et j'y pense encore devant ce cercueil»). Au bord de l'essoufflement, le poète y couche son père, il y déverse son amertume contre le savoir, il y met une «époque qui tourne au vinaigre» et il y jette sa colère contre la langue. Cette langue «d'injonction», dit-il, ces «mots [qui n'ont] pas de sens», ce langage «qui se donne des airs / supérieurs» et qui est «utile uniquement pour une chose : prendre les gens de haut».

Dans ce cas, avec quelle langue écrit Pennequin ? Je dirais : avec une langue le plus près possible de la parole. Car c'est

elle qui est le plus en mesure d'atteindre le «vrai langage», le «vrai écrit» qu'il recherche : «j'essaie de parler en écrivant. vous avez déjà parlé en écrivant vous ? vous avez déjà essayé d'écrire tout en branlant ? et ça branle et ça pleure dans son cœur de baigneur.» Chez Pennequin, comme chez certains de ses contemporains comme Christophe Tarkos ou Christian Prigent, l'oralité est centrale. Elle permet, entre autres, un défilement rapide et dynamique des pensées et crée une impression de franchise. Le poète veut fuir la vanité poétique : «quelle est cette pensée qui surgit dans l'écrit ? je ne le sais pas complètement. je sais qu'il y a quelque chose qui s'est déroulé, qui s'est chevillé au corps. c'est une cheville ouvrière de l'être parlant. [...] un écrit vain ≠ un écrit vrai.»

Ces considérations poétiques ne sont évidemment pas sans lien avec la mort, qui est au cœur du texte. Bien que le poète écrive *contre* elle, il énumère plusieurs bénéfices collatéraux attachés à son passage obligé. L'homme a à se battre toute sa vie contre la mort, mais l'artiste a un devoir de révolte :

de toute façon la vraie lutte est déjà avec soi-même. déjà lutter pour soi contre soi-même, car ce qui nous guide est effectivement de repousser l'épuisement. car la nuit arrive pour le monde [...] vivre est une lutte. vivre c'est être dans la révolte. si la révolte n'est plus comprise par l'artiste alors c'est la mort qui l'habite déjà. la mort habite beaucoup d'artistes qu'on dit vivants. on ne parle pas de la mort suffisamment. on devrait en parler à tout bout de champ.

Pennequin n'est certes pas le premier à dire que la mort, la peur et l'impossibilité de dire font écrire. Le poète et tous ceux qu'il appelle les «contemporains» sont pris dans le cercueil opprimant de l'époque («elle s'y met toute seule. pas la peine d'insister»). Le livre est la révolte, le cri et les gesticulations. À la fin, il n'y a que la poésie pour se sauver, car elle est la seule à pouvoir encore «arrêter l'hémorragie stupide du temps».

Dans *Pamphlet contre la mort*, un homme se débat et place toute sa foi dans l'écrit. On sent que quelque chose presse et cela va au-delà d'une mise en terre imminente du cercueil. Les attaques sont nombreuses; même le lecteur et le commentateur de poésie sont jugés, comme s'il fallait anticiper la réception du texte, ou la condamner d'avance :

on va me dire que je fais de la philo de comptoir. on l'a déjà dit d'ailleurs. [...] charles pennequin embourbé dans son style et dans sa sempiternelle thématique ritournelle logorrhée. on croit avoir quelques lecteurs véritables. il n'y a que des thésards. dès les premiers mots ils vous ont tu, c'est-à-dire catalogué.

Non, Charles Pennequin ne fait pas de la philo de comptoir. Et on ne blâmera pas ici sa loquacité, qui est son mode d'opération et participe du charme de sa poésie. L'abondance du verbe de Pennequin n'a rien d'une ritournelle dans son *Pamphlet*, sa pensée est même assez linéaire. Le poète est clair et précis et s'il se répète, c'est qu'il veut se faire entendre. **L**